

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS-7° - 551 34-14

« J'étais étranger, vous m'avez recueilli »



— Annette, comprends-moi bien, c'est de toi avant tout qu'il s'agit.

» Si les Allemands te trouvent ici, sans pièce d'identité, sans même une carte d'alimentation — ils demanderont d'où tu viens, ils chercheront à savoir. Au sana, tout le monde se tait, tout le monde t'aime bien. Mais devant le

danger, devant la peur...

» Pense à tes parents dont tu n'as plus de nouvelles... Pense à tous tes amis, à la peine qu'aurait ta mère si elle pouvait imaginer que tu as été ramassée à ton tour, déportée...

» Et puis aussi à tes camarades, à ces jeunes que nous soignons ici comme toi. Ta présence... le risque que tu leur fais courir...

» En ville, c'est grand une ville, tu seras mieux cachée. Ce sana connu de tous dans le pays, perché sur la hauteur et que les imprudences des maquisards ont signalé à l'attention de l'occupant, ce sana n'est plus un refuge pour toi.

» La Gestapo... nous n'aurions pas dû ravitailler le maquis. Maintenant, cette perquisition dont nous sommes menacés... Ils enquêtent dans le coin, on nous a prévenus. Ce soir, nous ne craignons rien encore paraît-il. Mais demain... demain dès l'aube tu dois partir. »

— Mais demain, dit Annette, c'est la veille de Noël !

— Ma pauvre enfant... pour leur colère Noël ne change rien.

» Tu es une grande fille, Annette. A quinze ans on sait se débrouiller, et tu vas mieux. Il faut te préparer. Laisse tes affaires, ce qui pourrait gêner ta marche. Nous aurons soin de tout. Dans quelques jours tu reviendras, peut-être...

» De l'argent, je vais te donner de l'argent. Combien veux-tu ?

» Tes cheveux sont si noirs Annette, et tes yeux... Tu risques Auschwitz et tu le sais... »

Me sauver encore une fois... quitter cette maison où je me croyais à l'abri...

— Tuberculeuse, mais c'est une chance avait dit la doctoresse à maman. Partez tranquille, ici vous saurez Annette protégée.

Maman...

Le silence. Enfin le papier griffonné, venu on ne sait d'où : « Ma petite fille, sois raisonnable. Bientôt nous nous reverrons. La guerre va finir ! »

En-dessous, une autre écriture :

« Votre père a pu jeter ce mot au moment où il quittait la France avec toute sa famille. »

Qui a porté le message jusqu'ici ?... Mystérieux réseaux...

— Il y a une bicyclette dans le garage ; prends-la. Nous irons la rechercher à l'entrée de la ville, tu sais, derrière le moulin en ruine, cette grange abandonnée...

» ... Quand ta mère t'a conduite ici... »

Se dégager de ces bras qui se veulent encore affectueux.

» ... Quand ta mère t'a conduite ici... »

Fuir.

— Quand ta mère t'a conduite ici, elle parlait d'une cousine que vous aviez en ville...

Annette savait déjà où elle irait demain.

La femme montait chaque semaine jusqu'au col où le sana s'étalait au soleil. Elle arrivait courbée sous le poids de son sac à dos et tenant son âne par la bride — qu'elle calmait et remerciait, car la montée était rude. Elle l'attachait à l'ombre d'un des sapins qui encadraient l'établissement. La doctoresse s'avançait vers elle. « Peut-être aurait-il mieux valu le mettre du côté des cuisines, disait-elle. Enfin, il est là, laissez-le maintenant. »

» Je vais chercher Marie. »

La femme déchargeait l'âne et continuait à lui parler. « Le jambon, un peu de miel — le beurre qui est battu de ce matin — et l'eau. L'eau peut-être n'est pas très utile. Tu es bien fatiguée, ma bête. Marie pense que l'eau de notre puits la garde de tout mal. » En la buvant, dit-elle, je chasse l'ennui que j'ai de la Lorraine, et elle m'aide à guérir. »

Je m'approchais.

Elle faisait un geste, me regardait de cette manière songeuse qu'elle avait et soupirait.

« Je croyais que c'était Marie », disait-elle.

Puis, tout aussitôt, elle m'appelait : « Viens m'embrasser. » Elle écarlait mes cheveux... « Tu vas bien ? »

« Pauvre enfant », ajoutait-elle.

Marie arrivait en courant. Elle avait de longues tresses qui sautaient sur son dos.

La doctoresse prit la main d'Annette, une main un peu molle et ronde où l'enfance était encore visible. Elle souleva la main, la mit dans les deux siennes et la laissa retomber.

— Si nous te cachions, dit-elle... peut-être y aurait-il un moyen...

— Non, dit Annette, merci, madame, soyez tranquille.

Elle partirait le lendemain. A pied. Elle préférerait ne pas prendre la bicyclette.

C'était encore très loin demain.

— J'attends que la chaleur tombe, disait la mère de Marie. La route est longue et l'âne est vieux.

Elle s'en allait à la nuit. Cela n'avait pas d'importance ; elle connaissait chaque caillou du chemin.

— Ecoute, disait la doctoresse, m'as-tu seulement écoutée ?

Annette répondait oui à tout.

— Rentre maintenant. Il commence à faire froid.

Elles étaient assises sur le mur bas qui bordait la terrasse. La doctoresse avait tenu à ce que leur entretien ait lieu ici, loin de tous. Bien que l'on fût en décembre, l'automne était encore là, sous leurs yeux. Le soleil disparaissait derrière les montagnes. Annette remarqua que les vitres d'une maison, sur le coteau d'en face, brillaient encore de son reflet. Elle se demanda si en Pologne la nuit répan-

4'P 4616

daït ainsi sur les baraques du camp un peu de sa sérénité.

Elle se tourna vers le sana. C'était un bâtiment moderne. On l'avait inauguré quelques mois seulement avant la guerre. Tout était encore neuf, ici, et organisé pour le bien des malades.

Quand elle traversa le hall, des hommes y portaient un sapin. Annette détournait la tête.

— *Tiens, disait Marie, c'est pour toi. Tu comprends, je ne puis en donner à toutes les persennaires. Mais maman m'a bien recommandé : « Tu partageras avec Annette ! »*

» *Pourquoi t'es-tu cachée avant qu'elle s'en aille ? Elle m'a chargée de t'embrasser.* »

Dans la chambre où on l'avait laissée seule depuis le départ de Marie, Annette commençait à grouper ses affaires. Elle suivrait le conseil de la doctoresse et mettrait sur elle le plus de vêtements possible. Si Marie était encore là, elle lui aurait confié ce qu'elle ne pouvait emporter. Elle ne préviendrait personne de son départ — on le lui défendait. D'ailleurs, ici, elle n'avait eu qu'une amie.

— *Maman montera demain — tu ne dois pas te sauver — elle m'a dit qu'elle voulait te parler.*

» *Tu sais, je vais partir : Maman vient pour la dernière fois. Je descendrai avec la voiture du bouslanger. Il va me reconduire chez moi.* »

— *Tu es guérie, Marie ?*

— *Je ne sais pas. En tous cas, je rentre chez moi.*

Un instant elle me regarda, puis elle se mit à gravir lentement les marches du perron.

Pour aller à la ville, Annette passerait par la forêt dont elle connaissait les sentiers. A l'automne, on leur permettait d'aller y chercher des châtaignes.

Elle m'écrivait quelquefois, parlant de la ferme, des animaux qu'elle avait retrouvés, de son chien.

J'avais tellement pris l'habitude de l'imaginer de l'autre côté de la vallée que je fus étonnée le jour où elle m'envoya une photographie prise à l'occasion de son anniversaire. On la voyait devant une maison longue et basse, très différente de celle que bâtissaient mes rêves. La seule chose que je reconnus, ce fut le puits : « son eau chasse l'ennui que j'ai de la Loncagne ».

La mère de Marie m'avait dit en emmenant sa fille : « Ma petite, si un jour tu es en peine... à l'entrée de la ville, sur la place de l'Eglise, il y a un car. Prends-le. Au terminus, tu demanderas ton chemin. Tout le monde là-haut connaît la Loncagne. »

La veilleuse de nuit entra et traversa la chambre. Annette fit semblant de dormir.

La doctoresse lui avait prêté son réveil et montré comment elle devait s'y prendre pour faire chauffer le lait et le café préparés à l'avance. Pourtant tout était prêt quand Annette descendit. La doctoresse était dans la cuisine et la servit elle-même.

Elle défit le manteau d'Annette pour vérifier que l'enfant était bien couverte et ouvrit devant elle la porte de la maison.

La nuit durait encore, pure et glacée. Annette en but une gorgée — comme un viatique.

— Va, dit la doctoresse, et que Dieu te protège !

Annette pensa que Dieu n'existait plus.

Elle se mit à descendre. Il fallait prendre à droite — c'était un peu plus long, mais la ferme qui fournissait le lait au sana avait un chien, il risquait d'aboyer à sa vue.

Si elle entendait marcher... l'heure matinale ne la protégeait pas entièrement... si elle entendait marcher, elle entrerait dans un de ces affûts construits par les chasseurs. Sous les fougères sèches, bien malin celui qui la découvrirait.

La forêt traversée, elle eut peur. Le jour s'était levé, et le sentier débouchait brusquement sur une route dégagée où rien ne la dissimulait plus aux regards. Ne pas se presser... aller calmement, comme quelqu'un qui se promène.

... A cette heure...

Mais elle aussi pouvait inspecter l'horizon. Rien ne bougeait autour d'elle.

Le soleil, en montant dans le ciel, devenait chaud. Annette aurait aimé se découvrir, ses vêtements lui pesaient, déjà elle se sentait brûlante et fatiguée. « Je ne suis pas guérie », pensa-t-elle.

Maintenant, la crainte de la maladie l'angoissait plus encore que le danger, pourtant si proche. « Si j'arrive chez Marie pour avoir une rechute, que fera-t-on de moi ? ».

Etre à charge, gêner... comment serait-elle accueillie... la mère de Marie avait bien dit « si tu as un ennui », mais les mois s'étaient écoulés... allait-elle encore se souvenir ?

Après un tournant du chemin, la ville apparut avec ses maisons qui s'étagaient sur les premiers contreforts de la montagne. Annette reconnut le moulin — celui où la doctoresse lui avait conseillé d'abandonner la bicyclette. Elle décida de se reposer un moment.

L'ombre autour de la grange gardait la froideur de la nuit. « Il a dû geler », pensa-t-elle.

Elle aurait aimé se réfugier à l'intérieur de ces murs d'où s'échappait encore une odeur de bête et de foin, mais tout était fermé ici et inhospitalier.

Elle se laissa glisser sur l'herbe roussie par l'hiver, et ses mains se mirent à errer ramassant au hasard les branches de bois mort qui l'entouraient. Elle s'appliquait à casser le bois en menus morceaux, en brindilles de plus en plus courtes. Elle les groupa, en fit un tas régulier.

Puis, lassée par le jeu, elle appuya sa tête sur son bras et s'endormit.

Brusquement le soleil ruissela autour d'elle, la pénétrant de sa chaleur. On abordait le milieu du jour.

Il fallait repartir. Elle n'en trouvait pas le courage. Rien n'avait plus d'importance que le repos qui régnait là.

Et ce repos se défit avec le son d'un glas s'élevant de la ville. Une série de coups pressés, puis un — plus long — qui s'attardait, comme chargé de toute la douleur du monde.

Annette se redressa avec effort, s'avança vers le bord de la pente et regarda la ville jusqu'au moment où la dernière vibration des cloches s'éteignit.

— Tu verras, avait dit la mère de Marie, sur la place de l'Eglise il y a un café où l'on affiche les heures des cars. Le patron est un brave homme. Tu lui diras que tu vas chez les gens de la Loncagne. Il nous connaît. Au besoin, il t'aidera.

Annette prit le raidillon qui raccourcissait le chemin et déboucha en courant dans la ville.

Elle se hâta vers le café.

Un homme essayait des verres au comptoir. Des clients jouaient aux cartes dans le fond de la salle.

— Bonjour, dit-elle, le car, s'il vous plaît, à quelle heure part-il ?

— Pas de car aujourd'hui, ma belle, ni demain. Les Allemands l'ont supprimé. D'où sors-tu pour ne pas le savoir ?

Annette ouvrit son manteau, le referma, s'en enveloppa étroitement.

— A pied, pour aller à la ferme de la Loncagne, combien faut-il ? demanda-t-elle.

L'homme semblait étonné :

— Tu vas à la Loncagne ? dit-il. Neuf kilomètres... ce n'est pas tout près !

Un groupe de jeunes gens entra. Ils rapprochèrent deux tables et s'assirent autour d'elles. Le bruit qu'ils firent couvrit la voix d'Annette et le cri qu'elle poussa. « Je ne pourrais pas, disait-elle, non, je ne pourrais pas, je suis si fatiguée ! ».

L'homme se pencha au-dessus du comptoir.

— Pourquoi la Loncagne ? dit-il.

— Il faut que j'arrive ce soir, dit Annette, il le faut !

L'homme secoua la tête.

Le glas s'était remis à sonner.

— Sais-tu pour qui ce glas ? dit-il.

Elle le regarda. La voix des cloches entraînait dans la pièce avec force. Les jeunes gens avaient laissé la porte du café ouverte.

— Tourne-toi vers la place, dit l'homme. Les gens de la Loncagne sont là. Ils viennent enterrer la Marie.

Annette était assise devant le comptoir.

— Tu vas boire un café en les attendant, avait dit l'homme, puisque tu ne veux pas les suivre à l'église. Ce ne sera pas long d'ailleurs... quelques prières...

Les jeunes gens buvaient de la bière en chantant. Ils parlaient de Noël.

— Ce soir le couvre-feu est levé disait l'un d'eux. On ira avec toute la famille à la Messe de Minuit. Ma mère a fait un pâté.

Une jeune fille applaudit.

— Ta mère est formidable, dit-elle ; d'où sort-elle son ravitaillement ?

Annette pensait à Marie. Elle restait là, apparemment tranquille. Peut-être pleurerait-elle — nul n'y attachait d'importance.

— Tiens, les voilà qui sortent, dit l'homme. Tu devrais les rejoindre.

Annette s'approcha du cortège qui se formait derrière les affligés et partait en direction du cimetière.

Quand le cercueil fut descendu dans la fosse et que les gens se mirent à défiler, embrassant la famille, Annette les suivit lentement. Elle fut devant la mère de Marie.

— Me voici, dit-elle.

La mère leva les yeux et elle la reconnut.

— Annette, dit-elle, mon enfant !

Maintenant ils s'en allaient tous les trois. Dans la voiture qui les montait à la Loncagne, le père et la mère de Marie tenaient chacun une main d'Annette.

— Tu verras, disait la mère, la chambre de Marie donne sur le jardin.

Au loin, dans la vallée, les cloches s'étaient mises à carillonner. Elles annonçaient Noël.

G. FERRIERES

Cette histoire est authentique. Seuls les noms et les détails ont été changés.

Edmond Michelet

« Un visage tout en accents circonflexes »..., évoque un ancien de Dachau dont la paillasse se trouvait juste en-dessous de celle d'Edmond Michelet et qui apercevait, penché au-dessus de lui, un visage débordant d'amitié. Un visage d'une mobilité extrême, dont les traits, agités de mille courants, se fondaient à tout instant en un long sourire d'une bienveillance infinie. Infinie, oui, car c'est bien de l'Infini, de l'Eternel que ce visage recevait sa lumière. Edmond Michelet vivait de Dieu, en Dieu, pour Dieu. « Per ipsum et cum ipso et in ipso... », comme dit la liturgie. Il ne serait pas conforme à la vérité de parler de lui sans commencer par ce qui fut son essence même.

Dans son livre sur Dachau, *Rue de la Liberté**, Michelet cite une prière du Père de Grandmaison à la Vierge, texte qu'il aimait par-dessus tout et dans lequel nous le reconnaissons tout entier : « Obtez-nous un cœur simple qui ne savoure pas la tristesse, n'oublie aucun bien et ne tienne rancune d'aucun mal ». Dans ces deux lignes tient toute la vie d'Edmond Michelet, depuis l'Action catholique et les Equipes sociales de la première partie de sa vie, jusqu'aux responsabilités politiques, qui lui vinrent de la Résistance et de la grande épreuve de la déportation.

Entre son engagement volontaire en 1917 et son engagement dans la Résistance le 17 juin 1940, Edmond Michelet ne reste pas cantonné entre son métier et son heureuse vie familiale. Dans sa petite ville de Brive, il apporte aux plus humbles chrétiens de la région, Jocistes, vicaires de campagne, militants de base de l'Action catholique, le vent de l'ouverture intellectuelle, d'une meilleure justice sociale, d'une France fraternelle et populaire à la Péguy. Il bravait, ce faisant, la bonne société traditionnelle à laquelle il appartenait, et les jeunes lui savaient un gré infini d'être à lui tout seul ce pont par lequel ils pouvaient faire passer leur élan vital vers la vieille Eglise. Michelet parlait peu, il n'était l'homme d'aucune doctrine. Mais il faisait venir à Brive des penseurs, des écrivains, des hommes d'action qu'il mettait en contact avec tout ce qui bougeait, pêle-mêle dans la région. Des rencontres s'organisaient, des liens d'amitié se nouaient, très souvent en dehors de lui ; c'est ce qu'il aimait. Le cadre idéal pour ce type d'activité lui fut fourni par les « Equipes sociales » que le normalien Robert Garric avait créées en 1921, à la demande de jeunes ouvriers qui souhaitaient améliorer leur culture. Cercles d'études et cours techniques se multiplièrent à travers la France, développant toute une vie de l'esprit et une vie de vibrante amitié qu'illustrait la devise des Equipes : « Croire à ce que l'on fait et le faire dans l'enthousiasme ». Cet immense courant de fraternité se développait en dehors de toute idée de cloisonnement de classe, de différences politiques ou religieuses. Michelet resta toute sa vie si marqué par sa participation aux Equipes sociales qu'il disait encore tout récemment : « Je ne suis pas ministre de la même manière que si je n'avais pas connu Garric ».

Dans son livre sur Dachau, il écrit : « C'est aux Equipes, à leur esprit, plus encore qu'à tous nos engagements antérieurs, qu'il faut attribuer notre réponse à l'Appel du 18 juin » et plus loin : « C'est l'esprit des Equipes qui m'a permis de voir les choses comme je les ai

vues à Dachau. Leur optique des rapports entre les hommes a été la mienne ».

La réponse à l'Appel du 18 juin, ce fut d'abord la réponse immédiate, cinglante, au lamentable message de capitulation de Pétain : un texte de Péguy, distribué aux citoyens de Brive, « Celui qui ne se rend pas a raison contre celui qui se rend... Celui qui se rend ne sera jamais qu'un salaud, quand même il serait marguillier de sa paroisse et quand même il aurait toutes les vertus ». Ensuite ce furent la recherche des contacts, la participation au journal clandestin *Liberté*, fondé en Savoie par Menthon et Teitgen, puis, après les arrestations de Marseille en fin 1941, le rattachement à l'organisation de Frenay qui prit alors le nom de « Combat ». Michelet se montra enthousiaste de la fusion avec « Combat » parce que, dit Henri Frenay, « tout ce qui conduisait à l'unité de la Résistance lui faisait plaisir ». Unité de la Résistance, union des Français de tous bords contre l'occupant, amalgame des déportés français de toute origine à Dachau (« droit commun » et résistants), Rassemblement du Peuple Français, à tous les tournants de sa vie nous retrouvons le souci de Michelet d'unir et de rassembler ses concitoyens par-delà leurs différences, « n'oubliant en chacun d'eux aucun bien, ne tenant rancune d'aucun mal ».

En fin 1941, Michelet reçoit donc, à « Combat », la responsabilité de la Région N° 5 qui recouvre 9 départements. Il apprend l'arrivée parachutée de Jean Moulin, porteur du premier message du général de Gaulle pour la Résistance. Il participe à la réunion où l'on organise le premier parachutage : « Nabuchodonosor ne veut plus manger de haricots ». On imagine sans peine l'énorme gaité de Michelet participant à l'élaboration de ce premier « message personnel ». Récemment pour l'Armée secrète et les

groupes francs de Jacques Renouvin, impression et diffusion de journaux clandestins, faux papiers, aide sociale pour les familles des camarades arrêtés, contacts, liaisons : la maison de Marcillac ne désemplit pas... jusqu'à ce gris petit matin de l'hiver 1943 où, « à l'heure du laitier », Michelet est arrêté.

Son livre *Rue de la Liberté*, commence là. Il faut relire ce récit admirable. Ce n'est pas le récit des épreuves d'Edmond Michelet. Lui, on le voit à peine. C'est le récit de la pitoyable et douloureuse destinée de ses innombrables compagnons de misère. Un portrait fait suite à l'autre, figures de Français pris de tous les horizons de notre pays, de toutes les professions, de toutes les familles spirituelles ou politiques, figures d'étrangers aussi : ici, un Grand Maître de la Maçonnerie signale à ses camarades que c'est l'heure de l'Angélus, là un jeune Juif agnostique agonise en récitant *La Vierge à Midi* de Claudel, et voici un Allemand, communiste, athée, qui a pris Michelet en charge à son arrivée et à qui notre ami déclare devoir la vie : *Willy était à Dachau depuis dix ans, écrit Michelet. Il portait un numéro matricule le 9, qui, à lui seul, provoquait une sorte de terreur. Survivant de l'imaginable, il surgissait devant nous comme Lazare sorti du tombeau, ayant fixé à jamais dans ses petits yeux rêveurs la terrifiante vision de l'indescriptible. Il conservait, par-delà tout ce qu'il avait subi, une admirable flamme d'humanité... C'est quelques jours seulement avant la délivrance, à la fin de son douzième hiver de déportation qu'il succomba. Quand je le retrouvai au Revier, il grelottait de fièvre sur sa paillasse souillée, lui toujours si propre. Je lui demandai si quelque douceur pourrait lui faire plaisir (les Français venaient de recevoir un envoi de leur Croix-Rouge).*

— S'il te plaît, me répondit-il, donne-moi une tasse de chocolat. Il y a douze ans que j'en ai envie...

J'allai la lui préparer, apportant à cette humble mission toute la reconnaissance dont je me sentais débiteur à l'égard de ce compagnon allemand qui nous avait été si secourable à nous les Français. Mais quand je revins vers lui, il n'était déjà plus en état de me reconnaître.

La tendresse et la confiance de Michelet ne se limitaient pas aux figures les plus attachantes du camp. Lorsqu'il découvre que la poignée de Français qu'il trouve à Dachau en septembre 1943 est surtout composée de travailleurs volontaires arrêtés pour des vétilles, de voleurs, de souteneurs, de trafiquants de toute espèce, il ne s'attarde pas à cette déception. « Après tout, écrit-il, ces inconscients étaient victimes du même ennemi que nous ». Patiemment, il se met à établir entre cette centaine de Français méprisés et perdus dans l'impitoyable baignoire germano-slave le minimum de cohésion qui leur donnera la considération indispensable à leur survie.

Ce que Michelet ne dit pas, c'est qu'il était volontairement entré dans le kommando de la désinfection, spécialement dangereux à Dachau à cause du typhus endémique qui y régnait. Il avait voulu un poste dans le camp qui lui permette de connaître et d'accueillir les nouveaux Français qui arrivaient, de leur apporter le chandail clandestin qui sauve et de créer ainsi un à un les liens qui devaient aboutir, avec l'aide de jeunes nouvellement arrivés, à l'unité de la communauté française du camp.

(Suite page 8)



Vie de nos Sections

SECTION PARISIENNE

La réunion traditionnelle à l'occasion de Noël aura lieu le dimanche 10 janvier 1971 à l'A.D.I.R., 241, boulevard Saint-Germain, Paris VII^e.

Un goûter sera offert, et les enfants de moins de douze ans recevront un jouet. Mme Billard vous attend très nombreuses à cette réunion amicale et vous prie de faire inscrire vos enfants, soit chez elle, 13, rue du Vieux-Colombier, Paris VI^e, soit à l'A.D.I.R.

SECTION SEINE-MARITIME

Notre réunion d'automne, placée sous le signe d'un grand souvenir qui nous tient à cœur, s'est déroulée le lundi 9 novembre.

La plupart des camarades qui forment le groupe si uni de notre section étaient à la gare de Rouen pour accueillir celles, si fidèles, de Paris, et toutes les nouvelles, qui ont manifesté leur élan en retrouvant des visages connus au camp.

Nous devions malheureusement éprouver une très grande déception : Paulette Charpentier, tout particulièrement venue de Paris à la demande de Mme Cailliau de Gaulle, nous apprenait que celle-ci, par décision médicale (à la suite de son accident), était empêchée de se déplacer. Cette nouvelle nous a beaucoup affectées.

Le petit voyage s'est effectué en voiture jusqu'au restaurant de Notre-Dame de Franqueville, dont la patronne nous accueille toujours chaleureusement, s'ingéniant à nous rendre le cadre et la table agréables. En passant à table, lecture a été faite de la lettre que Mme Cailliau adressait à tous et qui exprimait avec tant d'affection ses regrets de ne pouvoir être des nôtres. Nos regrets n'étaient pas moins vifs d'être privées de son chaud rayonnement. Nous avons formé des vœux ardents pour son rétablissement.

Heureusement, la présence de Paulette Charpentier, son dynamisme, ont animé ce déjeuner. Nous nous retrouvons à 25 dans une bonne et heureuse camaraderie, et certaines qui s'étaient connues au camp étaient contentes de se retrouver. On aurait bien voulu prolonger cette rencontre dans une joyeuse ambiance accompagnée d'excellents mets, mais il fallait penser à l'horaire des trains et aux différents trajets pour remettre toutes les camarades à bon port. Nous nous sommes séparées affectueusement en souhaitant de nous revoir au printemps prochain.

Étaient excusées pour maladie ou raisons familiales : M. et Mme Michel, M. L. Boucher et Mme Blackart.

M. LE QUELLEC

SECTION NORD

Le 25 octobre 1970, journée du souvenir et de l'amitié. Accompagnées de M. Vandereruyse et du porte-drapeau des Français libres, de M. Pentel, représentant l'U.N.A.D.I.F. et de M. Bernard, frère de notre regrettée Martine, nous sommes allées nous recueillir sur la tombe de Madeleine Martinache, sur celle de Martine Bernard, au monument élevée à Louise de Bettignies. Nous étions plus nombreuses à la messe de 11 heures et demie à N.-D. de la Treille, à laquelle assistait le colonel Boutry, représentant le 43^e R.I. Cette messe était dite à la mémoire de nos défuntes et particulièrement de Nénette Dhalluin.

Celles qui pouvaient rester — dont Mlle Bernaert, ex secrétaire de M^e Marti-

nache et les petits-enfants de notre porte-drapeau Mme Leprêtre — firent honneur au repas qui suivit et qui dura longtemps, car nous avions beaucoup de choses à nous dire, malgré le bruit.

Trois d'entre nous, passant par Croix, s'arrêtèrent sur la tombe de Blanche Ramboër. Ainsi la journée, qui avait eu ses heures joyeuses, s'achevait sur une note grave, comme elle avait commencé.

11 et 12 novembre. Dans la petite commune de Sailly-lez-Lannoy, deux nouvelles rues de 25 maisons, permettant de loger confortablement 1/8 de la population, devaient être inaugurées en ce 11 novembre. L'une portait le nom de Marthe Hautebar, puis en portant le drapeau (Tournaime), membre du réseau Eva-sion, arrêtée en 1942 avec ses deux très jeunes filles et morte à Ravensbrück en décembre 1944.

Prévenue assez tard, je n'ai pu rassembler les camarades engagées ailleurs, ou malades, ou difficiles à toucher, mais j'ai représenté l'A.D.I.R. en déposant une gerbe sur la tombe qui porte le nom de Marthe Hautebar, puis en portant le drapeau à la messe, au monument aux Morts, à l'inauguration du nouveau lotissement.

Accueillie par le maire du village, M. A. Laude, puis par la famille de notre camarade défunte, je transmets à l'A.D.I.R. leurs remerciements et l'expression de leur chaude sympathie.

Demain 12 novembre, notre drapeau sera présent aux cérémonies organisées à Marcq-en-Bareul (ma commune) pour honorer la mémoire de Charles de Gaulle. J'y retrouverai Mme Menez. Les autres camarades, chacune dans sa commune, seront unies à nous toutes dans ce souvenir.

F. BOURDELET-DUPONT

Cercle de l'A.D.I.R.

L'A.D.I.R. recevra ses adhérentes, à l'occasion de la Chandeleur, le dimanche 31 janvier. Venez très nombreuses et inscrivez-vous à l'A.D.I.R.

Dîner des 57 000

Le 24 octobre dernier, sur l'invitation de Denise Côme, les 57 000 se pressaient autour d'elle au restaurant de l'Assemblée nationale où, toujours bien accueillies, nous avons eu la joie de retrouver celles de nos camarades qui, en raison soit de leurs occupations, soit de leur éloignement de Paris, ne peuvent nous rejoindre aussi souvent qu'elle le souhaiteraient.

S'étaient jointes à nous beaucoup d'autres camarades de l'A.D.I.R., quelques-unes accompagnées de leur époux, et aussi plusieurs de nos sympathiques compagnes du pèlerinage fait à Mauthausen au début de septembre.

Jacques Henriët, organisateur de ce magnifique voyage en Autriche, nous fit, en réponse à l'aimable laïus de Denise, un discours émouvant de fraternité. Se souvenant de la gentillesse et de la délicatesse de cet ancien déporté d'Ebensee, Kommando de Mauthausen dans les mines de sel, chacune de nous l'applaudit chaleureusement, la larme à l'œil.

IN MEMORIAM

Thérèse Hans

« Thérèse ? Quelle chic fille ! ». Tel était le commentaire que vous entendiez généralement dans la bouche des camarades à qui vous parliez de Thérèse Hans.

Nous ne reverrons plus son beau visage ouvert, son regard loyal, ni ce charmant sourire qui protégeait sa modestie et tenait lieu de réponse lorsqu'il sollicitait le récit de ses exploits dans la Résistance. Une mort cruelle vient d'emporter Thérèse en cet automne si affreusement endeuillé.

Thérèse Hans attirait la sympathie, elle était la gentillesse et la franchise mêmes. Le courage aussi. Résistante de la première heure, elle s'affilia au réseau C.N.D.-Castille. Comme il entraînait dans ses fonctions d'inspectrice des messageries de presse de visiter les librairies des zones interdites (Franche-Comté, Alsace), elle en profita pour transporter le courrier, les messages et les consignes de ses chefs ou de ses camarades, sans parler des tickets, cartes et journaux clandestins. Son petit logis, servait, à Paris, de boîte aux lettres. Après plusieurs mois de cette vie dangereuse, Thérèse fut arrêtée, le 1^{er} décembre 1942. Cela, nous avons pu le savoir par d'autres. Mais ce que furent les nombreux interrogatoires que la Gestapo lui fit subir, nous ne le saurons jamais puisqu'elle ne parlait jamais d'elle-même. Rien ne transparaît, et c'est sans doute la rage au cœur que ces messieurs l'expédièrent de Fresnes à Romainville, puis, de là, à Ravensbrück, en juillet 1943. En avril 1944, elle fit partie du transport pour Holleschen.

Adorant retrouver ses compagnes de misère, elle venait aux Assemblées générales de l'A.D.I.R., aux dîners quand elle le pouvait, mais la direction d'un kiosque de librairie à la gare de Lyon, très astreignante puisqu'elle avait sept vendeuses sous ses ordres, ne lui laissait que peu de loisirs. Alors, on essayait de la voir quelques minutes à la gare, toutes les fois qu'on prenait le train, en lui achetant quelques publications.

Thérèse était titulaire de la Croix de Guerre, de la Médaille de la Résistance, de la rosette d'officier de la Légion d'Honneur, avec de très belles citations.

Anne de SEYNES

Après un excellent déjeuner, c'est dans notre foyer de l'A.D.I.R. — et nous en profitons pour remercier notre présidente — que nous avons pu projeter nos diapositives, avec l'aide de Jacques et de sa charmante épouse, ce qui nous permit d'évoquer tant les tristes souvenirs, indélébiles dans nos cœurs de déportés, que les bons moments au cours d'inoubliables excursions. Celle de la région des lacs fut féerique malgré la pluie ; la descente du Danube sur 100 kilomètres nous fit découvrir des sites enchanteurs et des trésors de vieilles pierres. Un dîner à Vienne fut le prélude au merveilleux concert Mozart écouté à Salzbourg, avant d'y visiter la maison familiale du petit prodige dans laquelle on retrouve ses instruments de musique.

Je n'insisterai pas sur l'harmonie qui régnait au sein de cette grande famille dont les pérégrinations furent toujours accueillies avec le sourire.

Un seul point noir, l'absence de camarades n'ayant pu participer à ce voyage, dont Kaki Fleury, qui fut pourtant à son origine.

René-Claude BERNET

Les « Cahiers » de Jean Duval

...« Tout le bruit du monde passe sous ma fenêtre et, quand je travaille, quand je cherche, la nuit se penche au carreau pour écouter le pas de mes pensées... »

Jean Duval est né en 1896 d'une famille universitaire. Il est mobilisé en 1917. C'est au retour du front, la guerre terminée qu'il passe le concours de l'Ecole Normale Supérieure. Agrégé de lettres, professeur de kâgne, puis inspecteur général, il demande, quoique étant au cadre de réserve, à reprendre du service en 1939. Dès 1940 il entre dans la Résistance.

Il meurt à 60 ans des suites d'un grave accident de voiture.

Toute sa vie Jean Duval aura la passion d'écrire. Pourtant il ne laissera qu'un journal, tenu secrètement, qui ne paraîtra qu'après sa mort, mais que la critique accueillera comme un chef-d'œuvre.

Ces *Cahiers*, pourquoi en parler ici ? Dans ce bulletin dont il ne connaissait certainement pas l'existence. Tout d'abord parce que Jean Duval était un résistant et puis parce que... « tout le bruit du monde passe sous sa fenêtre » et que c'est une raison pour que nous écoutions « le pas de ses pensées ».

Professeur, il laissera aux générations qui subiront son influence un inoubliable souvenir... « Je suis de ceux, de celles qui ont eu l'incomparable privilège d'être de ses élèves. Jean Duval nous apprenait à lire. A lire Pascal, Corneille, Diderot, Eluard ou Saint-Pol Roux, à lire comme on peut le faire quand on a, de l'histoire et de la littérature, la connaissance la plus approfondie, la plus scientifique qui soit. Mais aussi quand on a ce « quid divinum » dont parle le poète, qui fait que le mystère devient transparence et l'ordinaire étrangeté. »

Inspecteur général, il visitera les lycées de France. Partout on parlera de son « rayonnement ». Mais jamais une ambition de carrière ne se mêlera à son action, entièrement consacrée à ceux qu'il a mission de former. Combattant, il fera deux guerres... « Elle était déjà si vieille, la guerre, quand je suis arrivé au front en 1917 dans une batterie d'artillerie. Si terriblement lasse... Jamais un si grand nombre d'hommes n'était entré si avant dans une certaine angoisse de connaissance, n'avait regardé si pesamment le fond du sort... ».

Seul, désespéré, ce soldat de vingt ans va dessiner amoureusement son casque pendant la nuit qui précède sa montée en ligne... « pour m'attacher à un objet, à défaut d'homme ou de femme ».

...« Je voudrais raconter avec le même soin, la même fidélité farouche, ce que je sais de la guerre - dessiner à nouveau ce casque dont je n'ai pas cessé, depuis vingt ans, comme tous les hommes de mon âge, de sentir la barre sur mon front. Je voudrais voir un peu clair dans cette angoisse qui a duré vingt ans et qui ne me lâche pas. C'est un lourd fardeau à lever de mon cœur. Mais si je parvenais à me dire distinctement ce que jusqu'ici je n'ai fait que subir, j'aurais dans la suite plus de courage. »

Se dire ce qu'il n'a fait que subir, ce cauchemar vécu dans le feu et le sang - avec à ses côtés le camarade blessé qu'il faut abandonner... « je voulais le sauver je n'ai pas pu ». Se délivrer de ce remords qui pourtant ne peut en être un...

La guerre de 39-40 donne à Jean Duval l'occasion d'alléger « son lourd fardeau ». Ce sera paradoxalement au moment de la débâcle en 1940.

Privée de ses officiers la neuvième batterie va trouver un chef... « trente vies, trente souffles suspendus, dans une attente sauvage, qui m'emplissait moi-même, et m'orientait aussi irrésistiblement que le nord attirait la pointe de l'aiguille. »

« ...J'étais aussi peu libre de moi, cette nuit-là, que le sorcier au milieu de sa tribu en marche ; pas plus le droit que lui de vivre à ma guise ou de mourir au hasard. Marche, et nous sauve ! Je donne les amitiés et toutes les joies du monde pour cet attachement carnassier, inévitable, pour cette éblouissante nuit du cœur. »

L'armistice est signé. Le journal change de caractère, il va prendre de plus en plus un tour personnel. Un grand silence se fait sur ce qui se passe dans son Paris occupé. Seules, quelques allusions en expriment la souffrance.

Un journal, on peut le découvrir, le lire ; or Jean Duval est entré dans la Résistance. Et ceci dès septembre 1940.

Contactés par Jean Cassou, dont une très belle préface ouvre les *Cahiers*, les Duval vont faire partie du groupe Alain-Fournier, ou plutôt ils vont créer ce groupe avec Marcel Abraham, Jean Aubier, les frères Emile-Paul, éditeurs, qui offrent leurs locaux, puis Pierre Brossolette, Pierre Walter etc...

Réseau d'intellectuels qui fusionnera dès le mois de novembre avec le groupe du Musée de l'Homme, bientôt démantelé par la Gestapo. « ...L'affaire se terminait par des déportations et sept fusillés au Mont-Valérien, dont Vildé et Lewitzky. Je me rappelle cette fin d'après-midi où, alors que nous étions quelques-uns réunis dans l'appartement des Duval, rue Monsieur-le-Prince, Colette, partie aux nouvelles, revint, toute pâle, nous dire : « Agnès est arrêtée ». Quelque temps plus tard, au cours de l'instruction de son procès, les Allemands, qui avaient eu vent que le 30 de la rue Monsieur-le-Prince pouvait bien être dans le coup, emmenaient Agnès Humbert en auto parcourir lentement cette rue, guettant sur son visage le moindre signe d'émotion. Elle a elle-même conté, dans ses souvenirs, cet instant où elle est passée devant les fenêtres des Duval, maîtrisant ses battements de cœur, forçant son visage à l'indifférence, tout en se disant qu'on est un mardi, jour ordinaire des réunions et que les principaux camarades sont sans doute là. En 1943 et 1944, alors que mes missions m'amenaient chaque mois à Paris, j'ai bien souvent passé des soirées, avant le couvre-feu, dans ce même appartement de mes amis Colette et Jean. Ils poursuivaient leur obscur, humble, patient travail de résistants. »

Ce travail, nous n'en trouverons dans le journal qu'une allusion ô com-



bien discrète... « frisson de tristesse en pensant au peu que j'écris sur ce journal... L'immense intérêt qu'il présenterait pour moi, plus tard, s'il m'était permis d'y consigner fidèlement ce que je vois et ce qui m'arrive... »

Prudence mais aussi preuve d'une humilité qui le fera toujours douter de lui-même, minimiser son action.

Il aimait s'effacer et savait écouter. Sa faculté d'attention était extrême ; il se taisait volontiers pour admirer sans réserve « l'autre » celui vers qui il se penchait avec tout l'intérêt dont il était capable. Actif, il le fut, certes, et son goût de la solitude ne l'empêcha pas de se mêler à la vie de son époque. Homme de gauche, il s'associa aux gestes de protestation qu'il approuvait, sans jamais s'intégrer à aucun parti politique. Energique, courageux, tel le dépeignent ses amis.

Agnostique, il a pu écrire : « Tout ce qui n'est pas Dieu ne peut pas remplir mon attente. » Cette éminente parole de Pascal, plus je vais et plus elle m'apparaît comme placée au zénith du monde moral. Elle est la mesure de toute grandeur et de toute étendue d'esprit. Un artiste, un écrivain est grand suivant que le centre d'attraction de sa pensée en est plus ou moins près, suivant qu'il répond plus ou moins précisément, plus ou moins hautement, à la question que Pascal a posée. »

Ecrivain-né, rêvant d'une œuvre toujours pensée et toujours remise à plus tard, ce professeur, ce critique, a-t-il été gêné par sa culture elle-même ? La science avec laquelle il commente un texte, en dissèque les beautés, en un mot ce travail d'exégète fut-il un empêchement à sa création personnelle ?

Ou plutôt, pour cet esprit assoiffé de perfection, la traduction qu'il en faisait n'était-elle jamais assez fidèle à sa vision du monde ?

Et pourtant il nous laisse ces *Cahiers* où nous le trouvons tout entier.

Ouvrir ce livre, c'est découvrir toute la beauté du monde, une beauté qui s'est livrée à lui dans le silence et dans la perfection de l'écriture.

Le journal - est-ce un journal ou plutôt un long monologue dont quelques

dates tracent la route ? - sera tenu secrètement. Colette, sa si proche compagne, en connaissait l'existence - il ne se cachait pas de l'écrire, mais elle n'en lisait rien. Aux dernières heures de sa vie, à une question de sa femme, Jean Duval répondit : « Garde-le ».

C'est après son départ seulement que Colette, poussée par les nombreux amis que son mari comptait dans le monde des lettres, entreprit le dépouillement d'une œuvre immense dont elle n'a livré qu'une partie.

Le journal, commencé dès 1920, ne s'ouvre pour nous que le 29 septembre 1929. Il est sans cesse entrecoupé de souvenirs littéraires, de vers, de commentaires. Hugo, Mallarmé, Baudelaire, plus près de nous Malraux, Eluard et combien d'autres seront cités, admirablement décrits, analysés avec toutes les subtilités d'un immense savoir. La peinture - Jean Duval s'entoure des reproductions d'œuvres qu'il aime -, la musique, ont leur place, et ceci jusqu'à la fin du livre. La dernière page, celle qui précède sa mort de quelques jours à peine est consacrée à une étude du *Balcon*. A l'heure où son corps se « déprend de lui » Jean Duval fait œuvre de critique, s'efface et s'éblouit.

« ... On est à la campagne dans une petite maison paysanne aux murs épais, si naïvement bâtie sur la terre qu'il semble qu'elle se soit seulement arrêtée au bord du chemin pour faire halte avant de repartir. »

La Bouteille est un hameau de treize feux situé au cœur de la forêt de Tronçais à trente kilomètres de Montluçon et à sept kilomètres de Meaulne. C'est au XIII^e siècle que la clairière qui domine la forêt fut défrichée par des moines. Ils construisirent leur abbaye au bord d'un étang aujourd'hui disparu. De cette abbaye il ne reste plus que la chapelle et treize feux qui vont en s'éteignant, et cette « petite maison » où Jean Duval écrira les plus belles pages de son journal... « Douceur des soirs. La lumière de la lampe éclaire, et c'est le cœur qui voit. Le plus pauvre des objets familiers montre une secrète splendeur. La nuit devinée sur la vitre, la demi-nuit que propage sur les murs l'abat-jour, la lumière ouvragée, l'heure qui coule, font un vaste frémissement d'ailes autour du front, des yeux, des mains, de la chère présente ».

Colette ... Des siens Jean Duval parle peu - est-il besoin de décrire ce qui fait partie de soi-même ? Le sourire du petit Yves, l'éveil de Rémi au mystère de l'art sont notés au passage. Enfin Colette.

« ... Les couleurs blondes de l'armoire, polie comme un violon, au-dessus du front penché de Colette. »

« ... Elle tricote, les yeux sur un livre, et ses mains confiantes dans leur instinct d'abeille. »

« ... C'est sur les abords de ce ruisseau que Colette va chaque jour cueillir des digitales. A peine si, çà et là, en pesant du pied sur l'herbe du bord, on éveille un murmure d'eau. »

Ce ruisseau, quelle admirable source d'inspiration !

« ... Et toi, pêcheur, avec ta quenouille étirée de roseau, le fil de ta ligne dérobé aux cheveux blancs de la Parque et tes postures de stylite, tu élaboras au fond de toi un silence qui égale en subtilité la musique des sphères. La rive oscille sous tes yeux, dans un mouvement de balancé dont l'amplitude hésite et décroît jusqu'au parfait

Un monument de la Résistance à Orléans

Le monument élevé à la Résistance et à la Déportation que l'on voit ci-dessous a été inauguré, le 18 octobre dernier, au parc Pasteur à Orléans.

Marguerite Flamencourt attendait depuis longtemps cette journée. Une fois de plus, elle fit la preuve des qualités que nous lui connaissons toutes : le dévouement, la persuasion et la volonté d'aboutir lorsqu'il s'agit de ses camarades, de ceux qui ont disparu, tués en combattant ou morts d'épuisement dans les camps, de ceux encore présents qui ont besoin de son soutien et de son affection.

Elle me parlait souvent du comité constitué pour la réalisation de ce beau monument. Elle a accepté bénévolement la charge de présidente, entourée d'appuis précieux et bénévoles : des camarades (dont Jeannette Wilkinson) et des conseillers. Sa reconnaissance va en particulier à MM. Carreau, Beaujean et Rebillon qui se sont dépensés sans compter. La municipalité d'Orléans à laquelle se sont ajoutés de nombreux organismes et associations ont répondu à la souscription publique qui fut lancée à cette fin.

La cérémonie était présidée par le ministre des Anciens Combattants, M. Duvillard. Mme Flamencourt et lui dévoilèrent le monument recouvert du drapeau tricolore.

De nombreuses personnalités étaient présentes. M. Grève, préfet de la région, M. Secrétain maire d'Orléans, d'anciens résistants et déportés et des représentants civils et militaires.

Dans les discours qui furent prononcés, tous rappelleront que M. Borde, artiste orléanais, avait été inspiré par un poème de Robert Desnos :

*Il me reste d'être l'ombre parmi les
[ombres]*

*D'être l'ombre qui viendra et reviendra
Dans ta vie ensoleillée.*

Tous évoquèrent l'époque de « violence et de barbarie » ; tous parlèrent des déportés. « Eux seuls savent ce qu'ils ont enduré, mais ils en parlent avec discrétion, comme notre cher et regretté Edmond Michelet qui symbolisait si bien la souffrance et la fraternité des camps. »

Et Marguerite Flamencourt de dire : « Puisse cette ombre imprécise arrachée à l'enfer crématoire fixer un moment l'attention des jeunes et de ceux qui passeront devant ce monument, car ce n'est pas un message de haine qui leur est transmis, mais un souvenir de souffrances endurées pour l'amour de la Patrie et de la Liberté. »

Catherine GOETSCHEL.



équilibre de l'eau, du ciel et de la terre : ô pur instant... Jusqu'au soir tu marcheras sur les eaux.

» Tu te mortifies, tu façannes lentement en toi une idole éteinte, tu composes un silence. »

Il faudrait tout citer... un ami vous a pris par la main. Ami inconnu - jamais rencontré - et qui vous mène au cœur même des choses. Ces choses dont il a su tirer l'essence et qui l'ont conduit si loin sur le chemin de la vie intérieure. Si loin vers le pays dont on ne revient pas.

« ... L'éclairage est d'heure en heure plus sourd. Il y a dans l'air une sorte d'alarme. La Clairière est pareille à un

visage, sur lequel affluent à la fois la lumière du jour et la lumière intérieure. Le silence, qui est toujours ici la trame du temps, s'alourdit d'attente et de pressentiment. Qui s'avance, ou qui rôde, masqué par cette atmosphère dormante, seconde forêt ?

» ... J'ose à peine l'écrire : pour la première fois depuis tant d'années, je me sens à La Bouteille comme un étranger, qui n'entend plus lui parler les choses.

» ... Si le sommeil de la mort devait ne pas être une paix, nous ne sentirions pas, chaque soir, à l'approche de la nuit, ce frôlement d'ailes consolatrices. »

G.F.

Oranienburg - Sachsenhausen

Au nombre des cérémonies qui ont commémoré le 25^e anniversaire de notre libération, il en est une qui n'a pas encore été évoquée dans ce bulletin et qui pourtant, nous touche de près : C'est l'inauguration d'un monument aux disparus du camp d'Oranienburg-Sachsenhausen et de ses commandos.

Au cimetière du Père-Lachaise, le jeune sculpteur J.-B. Leducq a dressé une grande figure pathétique, qui s'élève à six mètres au-dessus des tombes, à côté d'un arbre dont elle suit l'envolée. Il semble que ce corps tendu vers le ciel soit prêt à s'évader de son piédestal.

La réalisation du nouveau mémorial de la déportation est due à l'initiative d'un petit groupe de rescapés ayant créé dans ce but un comité au sein de leur Amicale, présidée par Charles Désirat, et suscité patiemment les concours officiels et privés nécessaires à leur entreprise. Il leur a fallu quatre ans pour la mener à bien, et l'un des principaux animateurs, Serge Barry, du commando Heinkel, est mort un mois avant la cérémonie officielle du 2 mai. Son souvenir était présent à l'esprit de tous et il a été évoqué avec émotion par René Bourdon, président du comité d'érection, qui a prononcé le discours d'inauguration.

C'est à ce discours que j'emprunte, avec la permission de son auteur, les passages qui suivent. Même parmi nous, déportées et rescapées de Ravensbrück, on ne sait pas assez de choses sur ce camp, voisin du nôtre.

Oranienburg est une ville de la grande banlieue de Berlin, à 30 kilomètres au nord, dans les sables et les sapins.

Sachsenhausen en est un faubourg où se trouve le camp appelé de ce fait « Camp d'Oranienburg-Sachsenhausen » mais que tous les anciens déportés ont baptisé plus brièvement « Sachso ».

C'est à Oranienburg, dans une brasserie désaffectée, que les S.A., sous les ordres de Göring, installèrent un des tout premiers camps de concentration en février 1933, après l'incendie du Reichstag. Arrivé au pouvoir, Hitler dissout ce camp... mais c'est parce qu'il est trop petit, et en juillet 1936 commence sous la direction de la Gestapo, la construction d'un « camp modèle » dans le quartier extérieur de Sachsenhausen.

Le camp proprement dit, dans son enceinte triangulaire clôturée d'un mur et de barbelés électrifiés, comprenait 78 baraques de bois disposées en éventail autour du demi-cercle de la place d'appel. La première baraque de chaque rangée portait sur son pignon donnant sur cette place un des mots de l'inscription écrite en août 1939, en lettres gothiques blanches, pour la première visite de Himmler et de Frick en disant : « Il y a un chemin vers la liberté, ses bornes s'appellent : obéissance, assiduité, honnêteté, ordre, propreté, sobriété, franchise, sens du sacrifice et amour de la patrie ». Cette inscription complétait celle qui figurait sur la grille d'entrée « le travail c'est la liberté ».

En dehors du camp se trouvaient de nombreuses annexes. Il y avait le Sonderlager avec ses villas où Hitler détenait des personnalités politiques comme le chancelier d'Autriche Schuschnigg ou le prince héritier de Bavière. Il y avait le Zellenbau, une prison qui servait à la fois pour les détenus du camp et des prisonniers amenés de l'extérieur. Il y avait le Truppenlager, c'est-à-dire les casernes et toutes les installations de la Division S.S. Brandenburg-Totenkopf (Têtes de mort) qui fournissait la garde du camp et servait de garde personnelle à Himmler.

Au total, le camp d'Oranienburg-Sachsenhausen et ses annexes couvraient 388 hectares. C'est que, dès sa création, sa proximité de Berlin en fit la métropole de l'empire S.S. Il était le siège de l'administration centrale de tous les camps de déportation nazis, tant en Allemagne qu'en Europe occupée et c'est là que les S.S. « expérimentaient » leurs méthodes avant de les appliquer ailleurs.

Sachsenhausen est ainsi lié à la provocation du 31 août 1939 montée par Heydrich, qui servit de prétexte à Hitler pour envahir la Pologne et déclencher la seconde guerre mondiale. En effet, ce sont des détenus du camp, empoisonnés et revêtus d'uniformes polonais, dont les cadavres sont déposés près du poste de radio allemand de Gleiwitz, à la frontière germano-polonaise, qu'ils auront été censés attaquer.

C'est à Sachsenhausen que les S.S. expérimentent les premiers crématoires, puis les chambres à gaz. Le camp possède l'un des blocs opératoires les plus perfectionnés de la région berlinoise. On y multiplie les expériences sur les déportés (pour étudier la survie des aviateurs dans l'eau glacée, pour étudier les effets des gaz de combat, pour bien d'autres études...).

Le camp abrite, en plus, l'imprimerie des S.S. pour la confection des faux papiers et de la fausse monnaie dont se serviront leurs agents à l'étranger.

D'autre part, Sachsenhausen est le seul camp de concentration à l'intérieur duquel sont enfermés des prisonniers de guerre, soldats et officiers soviétiques isolés des autres par des barbelés. Durant l'hiver 1941, 18 000 prisonniers de guerre y sont fusillés ou massacrés.

Enfin Sachsenhausen, comme d'autres camps, est un réservoir de main d'œuvre pour les gros industriels nazis. On dénombre 96 commandos, dont certains sont de véritables sous-camps de concentration où les détenus sont à demeure : 7 000 hommes à l'usine d'aviation Heinkel, 2 500 à l'usine des grenades Klinder appartenant à Göring, etc... A la fin de la guerre, Sachsenhausen aura aussi des femmes déportées, venues de Ravensbrück.

Et quand les bombardements aériens se déchaineront sur Berlin, c'est parmi les déportés d'Oranienburg - Sachsenhausen que les Nazis prendront les équipes de déminage.

Au total, on estime que 200 000 détenus, ressortissants de 27 nations, ont passé par le camp entre 1939 et 1945. Sur ces 200 000, 100 000 c'est-à-dire la moitié sont morts : fusillés, pendus, gazés, affamés, à bout de forces. C'est dans la même proportion que les convois de Français, arrivés au camp entre 1941 et 1945 ont été frappés, puisque l'on évalue à environ 6 000 sur les 12 000 ceux qui ont été rapatriés à la Libération.

En ce qui nous concerne, nous Français, le premier convoi est arrivé à Oranienburg-Sachsenhausen en juillet 1941. Il comprenait 244 mineurs du Nord et du Pas-de-Calais, arrêtés en mai et juin 1941. Les plus importants convois se sont ensuite succédés en 1943 (2 799 selon le livre de relevés des S.S.) et en 1944 (5 402 selon la même source). Parmi les derniers arrivés de France, des pompiers de Paris arrêtés durant la bataille de libération de la capitale.

Il faut aussi que nous sachions, mes camarades de l'A.D.I.R., que lorsque les S.S. décidèrent d'évacuer le camp d'Oranienburg-Sachsenhausen, le 21 avril 1945, 5 ou 6 000 femmes, presque toutes venant

de Ravensbrück, ont participé à la marche tragique qui a jeté sur les routes de la fuite gardiens et détenus. Ils étaient plus de 30 000 au départ. Combien peu sont parvenus vivants à Schwerin, après ce calvaire de 200 kilomètres.

Vingt-cinq ans après la « marche de la mort », une poignée de survivants, représentant tous les pays d'Europe victimes de l'occupation nazie, se trouvaient réunis au cimetière du Père-Lachaise en cette grise et froide matinée du 2 mai 1970. Après avoir honoré le souvenir de leurs camarades disparus, ils allaient renouer entre les vivants ces amitiés que nous avons connues, d'un block à l'autre, d'une équipe à l'autre, d'un camp à l'autre.

Ceux du commando Heinkel voulaient tous serrer la main du Dr Coudert, un des médecins français qui, avec le Dr Le-boucher, d'autres dont j'ignore les noms, a sauvé ceux qui pouvaient être sauvés.

Une voix, un visage et les souvenirs remontent à la mémoire. C'est ainsi que, devant moi, un de nos camarades a rappelé comment, avec un autre Français et un Autrichien, avec lesquels il marchait de compagnie depuis neuf jours, il avait réussi à fausser compagnie à la colonne aux environs de Parchim. Réfugiés dans une ferme abandonnée, ils avaient trouvé, outre le bétail, un enfant aveugle dans son berceau. Ils lui ont donné du lait et se sont occupés de lui jusqu'à l'arrivée, le surlendemain, d'un détachement de l'armée rouge. Ce geste leur paraissait tout naturel.

Moi, je pense qu'il justifie que l'on puisse, que l'on doive, faire confiance à la qualité d'homme.

Anie PARENT-RENAUD

CARNET FAMILIAL

NAISSANCES

Stéphane et Lilian, petit-fils et arrière-petit-fils de notre camarade Mme Basille de Gonfreville-l'Orcher, mai et août 1970.

Thérèse, petite-fille de notre camarade Mme Meysembourg, déléguée de l'A.D.I.R. pour le département de la Moselle.

MARIAGES

Francis Boutin, petit-fils de notre camarade Mme Brouste, a épousé Françoise Metrich. Sceaux, 24 octobre 1970.

Gilles, fils de notre camarade Mme Labourier, a épousé Claudine Roy. Vichy, 7 novembre 1970.

Gilbert Jaffre, fils de notre camarade Mme Orrit, a épousé Annie Mayor. Toulouse, 28 novembre 1970.

Françoise Pette, fille de notre camarade Mme Pette, a épousé le sous-lieutenant Philippe Thiébaud. Paris, 3 octobre 1970.

Claire Postel-Vinay, fille de notre camarade Mme Postel-Vinay, a épousé Jacques Andrieu, sous-préfet, directeur du Cabinet du préfet de l'Ain. Paris, 30 octobre 1970.

DÉCÈS

Notre camarade Mme Boust a perdu son mari. Alfortville, 20 octobre 1970.

Notre camarade Mme Gisèle Caubrière, membre du conseil d'administration de l'A.D.I.R., a perdu son mari. Ménars, 14 novembre 1970.

Notre camarade Mlle Fillet (Marie Médard), a perdu son père. Tours, novembre 1970.

Notre camarade Mlle Thérèse Hans, est décédée. Paris, 1^{er} novembre 1970.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

AURA LIEU

le Samedi 13 Mars 1971 après-midi

AU MUSÉE SOCIAL, 5 RUE LAS CASES, PARIS-7^e (Métro : Solférino)

L'assemblée générale aura lieu au Musée Social, 5, rue Las-Cases, Paris (7^e) (métro Solférino) le samedi 13 mars 1971 à 15 heures.

A 15 heures : réunion de l'assemblée générale 5, rue Las-Cases au Musée Social.

A 18 h 30, cérémonie à l'Arc de Triomphe. Rassemblement à 18 h 15 angle Champs-Élysées - avenue de Friedland. L'Association des Résistants de 1940 se joindra à l'A.D.I.R. pour cette cérémonie.

A 20 heures, dîner au restaurant de l'Assemblée Nationale. Prix du dîner, environ 35 F. Nous demandons instamment à nos adhérentes de régler le prix du repas en s'inscrivant. Date limite des inscriptions le 8 mars 1971.

ELECTIONS

Afin de se conformer aux statuts, l'assemblée générale devra procéder au renouvellement du tiers du conseil d'administration.

Les membres sortants sont, cette année : Mmes Côme, Oddon, Payen, Rameil, de Renty et Tillion.

Les membres sortants peuvent être réélus, mais toutes nos adhérentes ont la possibilité de poser leur candidature.

Les candidatures au remplacement des membres sortants désignés ci-dessus devront nous parvenir le plus rapidement possible.

COTISATIONS ET POUVOIRS

Nous serions reconnaissants à toutes nos camarades de bien vouloir s'acquitter avant l'assemblée générale de leur cotisation 1971. Montant minimum : 5 F.

Nous leur rappelons que, en dehors des versements faits directement au siège de l'Association, seules les déléguées des sections de province ont pouvoir d'encaisser les cotisations au nom de l'A.D.I.R. (Association Nationale des Anciennes Déportées et Internées de la Résistance).

Le mandat pour le paiement des cotisations doit être envoyé à notre C.C.P. 5266-06 Paris. Il est envoyé sous pli séparé, ainsi que le bulletin de vote, dès le début de l'année 1971. Les camarades qui auraient réglé leur cotisation antérieurement sont priées de nous excuser.

Edmond Michelet

(Suite de la page 3)

A la fin, et après l'exécution du général Delestraint, Michelet qui s'était miraculeusement remis de son typhus, était le chef reconnu des Français. Il arriva alors au camp des Pétainistes, bizarrement arrêtés par les Allemands. La tendresse de Michelet s'étendit à eux : « Ils aimaient la France, eux aussi, écrit-il. Je me sentais plein de mansuétude pour ceux qui s'étaient aussi lourdement trompés. Ce sentiment ne m'a jamais quitté ».

A la libération du camp, Michelet réussit à s'opposer à l'exécution sommaire de quelques Français de la Légion qui avaient échoué à Dachau. Il fit remettre ces enfants perdus à la justice régulière. On songe à cette parole de l'Écriture : « Ce que vous avez fait au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait ».

Après la guerre, quand il lui arriva d'avoir des charges écrasantes, on pouvait toujours aller le déranger avec le dossier d'un minable entre les minables. « Quoi ? rugissait-il d'abord, encore cet imbécile de Dupont ou de Durand qui fait le mariale ? Allons ! Donnez-moi cela ! » Et il ne manquait jamais de faire l'intervention demandée.

Président de l'Amicale de Dachau, il avait tenu à ce que l'on accueilli dans cette association tous les anciens de Dachau (il prononçait Dachot, à la française, exprès), qu'ils fussent politiques, résistants ou droit commun, et il conservait son amitié à tous. C'est ainsi qu'un jour ses fonctions de ministre de la Justice le conduisirent à visiter la Centrale de Poissy où il savait qu'un de ses camarades, éternel récidiviste, était enfermé. Au moment où, accompagné du directeur de la prison et d'un petit peloton de personnages officiels, il arrivait à l'atelier de ferronnerie où l'attendaient les prisonniers bien rangés, il aperçoit un superbe triangle rouge en métal émaillé, avec son propre numéro de matricule de Dachau et une banderole « Bienvenue au camarade Michelet ».

« Ça, pense Michelet, c'est cet animal

de B... qui fait encore des siennes ». A cet instant, le B... en question sort des rangs, et ils tombent dans les bras l'un de l'autre, sous les yeux effarés du directeur de la prison...

En vérité, comme ministre de la Justice, il joua un rôle très important. Appelé place Vendôme de 1959 à 1961, il apporta au gouvernement du général de Gaulle une aide capitale pour le règlement de la dramatique affaire algérienne. Dès que le général de Gaulle devient président de la République, il prend des mesures de détente pour permettre d'entamer des négociations avec la rébellion. Ainsi, il suspend l'exécution des condamnés à mort algériens, qui sont au nombre de 600 environ. Les extrémistes d'Algérie clament alors qu'ils se chargeront eux-mêmes d'exécuter ces condamnés. Michelet envoie aussitôt une mission sur place pour évaluer le danger, puis, discrètement, patiemment, fait transférer ces condamnés dans des prisons de France, à l'abri des fanatiques. En liaison avec André Boulloche, alors ministre de l'Éducation Nationale et ancien déporté lui aussi, il envoie une mission dans les prisons de France et même d'Algérie (ce qui n'avait jamais été fait), pour connaître directement les conditions réelles de détention. Il nomme un de ses camarades de Dachau, Pierre Orvain, directeur de l'Administration pénitentiaire. Inlassablement, il veille à l'application d'anciennes circulaires humanitaires et en élabore de nouvelles. Rien de la vie quotidienne des détenus, politiques ou droit commun, ne lui est indifférent. Chaque fois que des excès lui sont signalés, il envoie quelqu'un sur place et même se déplace lui-même. Jusqu'en Algérie, à travers les pires difficultés, son action bienfaisante se fait sentir. Là-bas aussi, la nourriture s'améliore, des réchauds à méta sont admis dans les cellules, les journaux sont autorisés, parfois les transistors. Les détenus ont bientôt la permission d'embrasser leurs enfants au parloir sans l'obstacle des barreaux, ils peuvent aussi s'organiser entre eux, suivre un enseignement et passer des examens. « Edmond Michelet conçut son rôle de ministre de la Justice de telle manière, écrit Pierre Marthelot, qu'il devait ensuite recevoir l'hommage de ses détenus, hommage pour ainsi dire affectueux, comme si, de leurs lieux de détention, ils avaient capté, émanant de lui, une sorte de fluide où passaient à la fois de la sympathie, un souci de la vraie justice, une vision droite de l'histoire ».

Sa vision de l'histoire était très proche de celle du général de Gaulle ; c'est pourquoi il avait épousé, comme lui, une fois pour toutes, la querelle de la France et avait voué aide et amitié à ce grand personnage. Cette fidélité faillit lui coûter plus d'une fois des amitiés qui lui étaient chères du côté de ceux qui aiment à se faire appeler « chrétiens de gauche ». Mais le courant n'a jamais cessé de passer entre eux, et c'est ainsi que, à un moment critique où les revues *Témoignage chrétien* et *Esprit* étaient menacés d'une condamnation à Rome, elles ne durent leur survie qu'à une intervention de Michelet. Il voyait en effet toujours plus loin que l'incident du moment. De même qu'il voyait dans ses détenus algériens les bâtisseurs de l'Algérie de demain, de même il voyait la destinée de la France au-delà des déceptions de l'heure. Il a participé parfois, dans des entretiens privés avec Malraux ou de Gaulle, à ces grandes évocations de la civilisation de demain où, malgré un tissu humain plus dense, la personne de chaque être, quel qu'il soit, devrait être respectée.

Anise POSTEL-VINAY

PÈLERINAGE A COLOMBEY

Nous rendrons compte dans notre prochain bulletin du pèlerinage à Colombey auquel ont participé près de deux cents de nos camarades, le 12 novembre dernier, et de l'inauguration, le 5 novembre, à Bordeaux, de l'exposition *Les Scientifiques français dans la Résistance, la Déportation et les Forces françaises libres*.

A. D. I. R.

241, Boulevard Saint-Germain

Le Gérant-Responsable : G. ANTHONIOZ
Bernard Neyrolles - Imp. Lescaret - Paris